







*Entre les rives de nos regards*







Nadine  
SAVINIEN

Entre  
les  
rives  
*Entre les rives  
de nos regards*  
de  
nos  
regards

Poème

L'EMPREINTE DES JOURS





L'édition originale de cet ouvrage  
se compose de  
150 exemplaires  
dont 130 numérotés de 1 à 130  
et  
20 exemplaires marqués HC



EXEMPLAIRE

© 2023 Éditions L'EMPREINTE DES JOURS





*Quel orfèvre  
Tisse dans la lumière  
Un si beau vêtement ?  
Pour quelle royauté ?*

*Est-il encore des regards  
Pour ces terres ingrates,  
Tristes  
Même au cœur du printemps,  
Déjà brûlées de sombres élixirs ?  
Est-il des âmes pour donner à vivre  
Sur l'infini des champs  
Une curieuse intimité,  
Ce sentiment d'enchantement ?  
Pour regarder derrière le voile  
Et son mystère  
Se muer d'infimes beautés  
En somptuosités et en vigneurs ?*









# *L'aube d'un chant*







## L'ÂME DE L'ISLE

### I

L'âme de l'isle et ses bois  
vivent encore de cette quête antique et ancillaire.

En ces hameaux colorés et sonores, comme  
la pierre nous est farouche et sûre, en ces villages  
façonnés et couronnés par la blondeur des temps,  
des hommes ont vénéré tous ces reliefs qui font  
de la terre un royaume, y fondant leurs demeures,  
leurs sanctuaires.

Ici, ils ont planté, et là ; des cyprès, des ifs,  
des pins altiers et odorants,

ce laurier devenu somptueux,  
des pommiers.

Des chênes verts là-bas ;

ces châtaigniers où danse la lumière.

Trois bouleaux ont ici plongé leurs racines, dociles  
et policés ; ils irriguent notre regard. Déjà, ils scintil-  
laient au solstice d'été.

Et s'enflamme le faite de l'arbre sans nom.

Les hommes ont planté, les arbres essaimé  
le long de cet étroit chemin qui cerne l'isle d'un  
anneau ocre et gris et bleu. Courez encor, vieux





murs de pierres vernissées ; vivez, courez, vives,  
nouvelles nos pensées. Les crosses des fougères  
interrogent les sources, sous le profond éclat des  
arbres toujours verts.

Ce sont les nouveaux jeux de la lumière dans  
l'ombre, jusqu'où la grotte est sidérale. Ce sont les  
nouveaux jeux de la lumière. Et leurs feux en notre  
être attendent le plein ciel.

Les crosses des fougères s'offrent aux brumes  
d'or. Nous écoutons bourdonner l'essaim, farouche  
et noir et blond ; bruire l'immaculée ferveur au sein  
des règnes. Nous écoutons murmurer l'ombre sous  
le grand chêne.

Immense est son ciel.

Depuis ses bras, ses branches, ses bras à foi-  
son coule le pur rayon en l'éclat sinueux de nos  
veines...

Et dans la vague bruissent de ces histoires  
lointaines, un battement nouveau. Surgissent tant  
d'énigmes et se répondent d'écho en écho.

Sous les pluies d'or, c'est l'Esprit de la Terre  
qui veille ; et notre sang, un jour, sera Rosée.





## L'ÂME DE L'ISLE II

...*L*,  
âme de l'isle vivait encor...

Mais ils sont venus en investir la campagne à longues enjambées. Il nous souvient d'antan... Et d'une terre comme un printemps.

D'immenses bras encerclent nos forêts, nos bois ; les broient dans le fracas, les éradiquent ; rasant même les monts. Et les voici fouillant nos sanctuaires, les bousculant.

Il nous souvient d'antan, d'un bien-avant notre ère. Les voici déferlant sur nos terres pour le plus triste dénuement.

Nos portes ont été arrachées. Nos pierres ont été ébranlées et les seuils se fissurent. Tombent les frontons sous la ténèbre de leurs foudres. Et le désert avance et boit jusqu'aux dernières larmes, cette sève rosée de l'aube à peine née. Alors le sol ne sera plus que terres démembrées ; et les boues glissent sombres où luisent ces miroirs reflétant en leurs eaux et les gris et les encre ; et tous les errements.

Un grand soleil flamboie en des ciels blancs et vides ; par l'âme désertés.





# CE BLEU du TEMPS INCANDESCENT



*Enfants dans les Nuées*

Nous voici descendant  
sur ces rives étranges et fauves où les Dieux s'étaient  
tus. Rayonnaient d'autres ciels et sonnent d'autres  
voix. Et notre sentiment depuis ses profondeurs  
s'irise.

Immensité où s'incurvent tant d'orbes, tant d'arcs  
étincelants. Tout se révèle dans le temps porté par  
le discret parfum de notre humaine geste, porté  
par ses élans.

Ainsi nous voyageons en cette infinitude bleue,  
impressionnant l'azur. Et le silence nous emporte  
sur ce sillage blanc vers un puits de lumière ; blanc  
sillage ourlé, là-bas, par l'invisible vent des hau-  
teurs.

Nos chevelures brassent le ciel.

Nous éprouvons une force sacrée : ce flux de tant  
d'images à essaimer, de toute cette étrangeté à habi-





ter... De tous ces mots à conquérir et à sculpter, à  
décliner nouvellement en cette langue de nos pairs.

Là-bas au portail d'horizon.

La vie s'énonce et s'anime à l'Orient du ciel de terre.  
Jaillissent les écumes.

Or voici la beauté.

Nous porterons là-bas l'esquisse de nos actes. Et  
tous nos enthousiasmes. Se croiseront nos songes  
et leurs aspirations.





CETTE LANGUE SACRÉE,  
DES  
ÉTOILES  
TOMBÉE

Nous ne connaissons point encor leurs mots, songeons-nous sur le seuil. Mais nous les ressentons : leur visage et leur trouble ; la pénombre. Et cette trame énigmatique sous les voiles de brume tissés de tant d'incertitudes, et de tant d'évidences flammés.

Et nous allons, venons. Nous oscillons. La plénitude comme le manque déjà se profilent. Nous repoussons l'absence, l'absence et l'oubli. Vous appelant de tout notre être.

Nous ne connaissons point encor ces mots de la terre par vous-mêmes conquis. Mais nous portons l'élan puissant d'un souffle : cette langue sacrée, des étoiles tombée.

Le silence pulse et bat  
entre nos deux mains conjuguées.







## ÉNIQME

*Aux deux enfants  
qui se donnent la main.*

Souvent, quand plonge le rayon  
À l'orée de la nuit,  
Jusqu'aux tréfonds du monde,  
Nous écoutons leurs voix.

Leurs voix sont sourdes et rauques,  
Rauques et douces...  
Elles coulent rudes et rauques,  
Rudes et douces,  
Elles coulent en notre sang.

Ils parlent  
Derrière ce seuil  
Et cette porte close.

Mais c'est un ancien monde dont ils parlent.

Le rayon de lumière palpe  
La veine et les paupières  
Des vieux bois ;  
Nous les dévoile.  
Le voici qui traverse le temps





Jusqu'en ce lieu  
Et son silence bleu.

Le rayon de lumière palpe  
La veine des vieux bois  
Jusqu'à notre regard.  
Il en révèle le franc éclat.  
Et nous nous sourions  
Dans la pénombre,  
Les mains nous étreignons.

Ils parlent et conversent ;  
Notre âme les a reconnus.  
Vibre notre âme et vit.

Oui, nous les écoutons  
En ce silence indéfini  
Derrière le seuil de cette chambre  
Bleuie d'ombre ;  
De cette porte close  
Aux buissons de flammes,  
De cette porte  
Qui ouvre sur un monde.

Nous écoutons sonner  
Et résonner leurs voix.

Vers quels Mondes  
Verse la Nuit,  
Versent nos songes ?



## D'UN NÉANT APPARU...

« Les temps sont rudes et roides ;  
Point d'atermoisement. »

Leurs voix nous parviennent ; leurs voix  
Et leur timbre.  
Ils parlent ardemment.  
Leurs mots se heurtent  
Ou se lient,  
Faséyent sur leurs lèvres,  
Montent jusqu'à nos Rives :

« Les champs sont noirs  
Du feu d'un fol embrasement.  
L'âme des monts appelle.  
La pierre éclate.  
Les cœurs se criblent  
De la détresse de l'Esprit  
Déchu.  
Coupés des origines,  
Coupés du cœur du Temps,  
Devenant à nous-mêmes étrangers  
Et hostiles,  
Qu'aurons-nous à offrir  
À l'enfant,  
Aux enfants de la vie attendée ?





À leur peine insondable  
Béant  
Sur ce temps d'un néant apparu ? »

Ils parlent ainsi ardemment.  
Gravement s'interrogent  
Où notre monde sombre ;  
Derrière la porte aux buissons de flammes,  
Nous relevons les ruines  
Tandis que nous rêvons le Temps.  
Pour d'autres lieux,  
Pour d'autres cieux.

Leurs mots viennent à nous,  
Aux sonores accents,  
Entre les plages du silence.  
Ils se gravent  
Où vient mourir toute proche  
La houle.

Ce chant des eaux est lancinant  
Et si profond.

Ils parlent ainsi ardemment.  
Nous accueillons leurs maux.

Tombés du ciel de terre,  
Nous composons le Temps.



## Voix SÉCULAIRES



### *Enfances à naître*

Vous lisez sur nos lèvres et  
par-delà nos yeux la tragédie du monde. Affronte-  
ments venus des confins d'univers, affronts portés  
sur le croissant de notre terre.

Elles s'entrechoquent et retentissent dans l'ombre  
des abysses, les voix des profondeurs.

Vous lisez sur nos lèvres  
Et bien avant de naître...

Vous implorez les Dieux des Mystères, vibrant de  
ces longs récits fabuleux mais pour votre âme véri-  
diques. Vous cueillez ces voix séculaires et celles  
d'À-Venir pour notre Devenir.

Et triomphent les preux du malin aux maints  
visages et mille ruses.





## L'INVISIBLE ENNEMI

Saurons-nous reconnaître  
Encor et encor,  
L'invisible ennemi  
Qui n'est...  
Ni toi ni moi, ni vous ni moi  
Ni lui ?

L'éblouissant,  
Ce glacé sombre...

On le peut percevoir  
Tapi en tous ces vides ;  
Œuvrant en l'être inhabité ;  
L'ennemi double  
Et invisible...

Cet autre que l'homme  
Qui prend corps d'homme  
Et ravit l'âme ;  
Souffle les feux floraux,  
Et paille le cristal, jusqu'à ternir  
La sublime mémoire émeraude.

L'invisible ennemi,  
Ce brûlant et glacé...





Cet autre que l'homme  
Qui prend corps d'homme.  
Et l'enchaîne à la terre,  
Appendu  
Dans l'espace.

Aurons-nous cette grâce  
De pouvoir le rêver ?  
Aurons-nous cette flamme  
De le vouloir connaître, combattre et traverser,  
Et de le relever ?





## ENfANCES



### *Généalogie secrète*

Tout est mystère qui viendra  
Derrière le franc lever des jours.  
Et monte, monte, monte le silence,  
Rumeur ténue depuis l'intime ;  
Tombe du plus vaste que nous.



Sonne la joie  
En ses lointaines envolées  
Comme ces cloches qui sonnent,  
Qui résonnent...  
Rires et chants s'y mêlent,  
Qui nous ont baignés.

Les vents étaient âpres tantôt,  
Crûment iodés.  
Douces sont les senteurs, là-bas,  
Il me souvient,  
Douces d'éternité.

Comme une mer étale.





Les vents étaient âpres et insistants.  
Les iodes presque violents.  
Il est des heures,  
Il est des lieux où nulle vie,  
Nulle chose n'échappe à la lumière.  
Ce sont les terres du ressac.  
Terres et sables arides se désolent  
À découvert...  
Et se dérobent sous nos pas.

C'est une étrange dureté.

N'ai-je craint ni aimé  
Ces terres de roches qui flamboient  
Et s'écaillent ?  
Ces eaux qui s'émeraudent et scintillent,  
D'immensité scintillent ?  
Craint ces voix qui criaillent,  
Stridentes et rugueuses  
Comme des bleus durcis,  
Tandis que miroitent devant l'âme  
Éblouie  
Les grenats et les verts ?

N'ai-je aimé  
Ces mains hâlées  
Aux nervures de sel,  
Ce bleu du temps incandescent ?  
Ces beaux regards  
Perdus d'immensité, de solitude,  
Délavés  
Et si purs ?

C'est une étrange dureté.





Mon être aspire à ces campagnes  
Baignant du calme des ruisseaux,  
À ce tumulte silencieux  
De l'azur  
Où les astres s'étoilent,  
Entre les rives de nos regards.

Douces sont les senteurs, là-bas,  
S'enivrant de l'été  
Après la lente marche  
Sous les feux de midi.  
Et claquent les bruyères  
Et les genêts miellés.

Douces sous les feuillages  
Tantôt,  
Où chante la pénombre  
Et s'illumine non loin des murs  
Ensoleillés.  
Tant de mystère,  
Tant de climats surgissent  
Et perdurent ;  
Étranges diadèmes, les voûtes verdoient.  
Leur ombre fraîche, odorante  
Leur ombre,  
Chante l'amour des pierres.

Le ciel s'est comme lavé  
Des empreintes  
Ici,  
Des résonances trop hardies.





L'âme découvre  
La houle du silence qui verdit  
Et qui bruit.  
S'anéantissent  
Et se recréent  
Des cercles et des rondes  
Où vive  
Est la fontaine.

Et le berceau comme une nef monte  
Et descend, monte  
Et descend  
Au gré des voix  
Comme des souffles caressants.



C'est l'ample rythme  
Des chaudes après-midi de l'été...

J'émerge de l'oubli,  
Nouveau-né et sans âge.  
Sage, sage  
Et comme couronné de toutes les attentions.  
C'est le berceau du temps  
Et des eaux vives  
Sous les plus hautes frondaisons.  
Belle est la fontaine  
Et profonde...

Les jardins succèdent aux saisons,  
Les saisons aux jardins,  
La pénombre s'emplit des songes,





Des voix de l'histoire,  
Et la chaleur entoure les vides  
Et les pleins.

Il me souvient. Au plus profond.

La vie devant comme un immense devenir.

L'on a ici  
Le temps de contempler  
Ces êtres qui frémissent et songent,  
De goûter ces parfums,  
Ces saveurs  
Qui vous laissent sans voix...  
Et s'ouvrent, subreptices, intacts  
Et enthousiastes  
Toute la vie durant.  
En des moments comme l'éclair :  
Je ne les puis narrer.

Immense est le toucher,  
Ici.



# L'ENFANT venu des MONDES

*À Nicolas*

L'enfant nous apporta  
Son regard gris et bleu,  
L'étoile aux cinq rayons  
Comme une fleur de ciel.

Il formula des sons  
Comme des chants d'oiseaux,  
Autant de joies,  
Et des grelots de rire.

Il goûta à nos mots,  
Tous nos mots ;  
Les sculpta en sa langue ;  
Les assembla  
Comme lui seul il sait les assembler ;  
Comme jamais encor  
Ils ne furent psalmodiés.

Il ouvrit le présent  
Au nouveau,  
En des images comme des bijoux.

Il ennoblit nos songes  
Bousculant nos pensées.  
Il donne de sa couleur





Aux robes fauves et aux senteurs ;  
Une exquise saveur  
À toute chose qui s'irise  
En notre monde ;  
Et se métamorphose.

Il porte sur les joues  
L'odeur poivrée du vent  
Qui a couru le long des haies  
Et qui traverse, intègre,  
Le bois de chênes verts.





OÙ  
LE PRÉSENT  
NOUS  
EST RAVI

*L*e temps court ; court et  
s'évente le temps. Les temps dévalent certains âges :  
à nous, ils se dérobent.

Tristes cascades  
et gouttes de mutisme.

Oui, les temps ont couru, clairs ou obscurcis ; trou-  
blés ou sereins. Ils nous ont échappé. Comme tant  
de faits ; derrière les faits, ces êtres : tant d'êtres...

Certains chemins sont des impasses devenus.

Les temps parfois dévalent certains âges, les anes-  
thésiant ; torrents impétueux ; volées de marches  
où la conscience nous est ravie. Et nous voici écar-  
telés entre hier et demain. Ils ont couru, couru. Par  
quel enchantement ?





## APPROCHES

Lors, j'appris à mesurer le cours du temps  
En cet espace parcouru  
Par l'incidence,  
La puissance du rayon.  
Ce temps...  
Ce temps tout intérieur,  
Je le pénètre, le ressens  
Sur le cercle des années devenant.

À l'Orient  
Vivait encor le souvenir de l'aube.  
Onze heures avaient sonné.  
Sonnent les heures,  
Uniques envolées.  
Le cours du temps cependant perdure  
En mon âme,  
Ou fond vers le devant.

Oui, quelque chose là-bas  
Vit encor  
De cette aurore qui fut,  
Une rose de nacre sur un puits d'infini ;  
Et ce blanc des nuées  
D'une étrange beauté,





Tout empreint d'or, m'enchante.  
Je devrais dire :  
Me désenchante.

Car tant de beauté  
Et tant de perspectives  
Vibrant encor,  
Là-bas,  
D'où le soleil est né,  
Me rendent présente à ce seuil  
Sur lequel je me tiens ;  
Entre ce que je vois,  
Ce que ne perçois pas.

À tout instant  
Se tisse un pan de vie,  
Un autre, puis un autre qui demeure  
Et s'en va ;  
Une trame née du Rien,  
Née du Tout qui se défait  
Et se recrée.

Je tisse de ce que je suis  
Ce que demain serai,  
Et de ce qui m'entoure  
Ce qui sera le jour.







# *Tombeaux et foudres*





## PRESENTIMENT

Ce sentiment d'étrangeté  
Qui se refuse...  
Une latence comme en suspension,  
Qui nous révèle fragmentés.  
Cette rumeur aveugle  
Et sourde  
Pulsant de certains lieux  
Naguère familiers,  
Nous devenant silencieux,  
Hostiles.

Ce blanc aux tempes,  
Doublé de cette attente indéfinissable.  
La douloureuse étreinte  
Et des membres et de l'Âme.

Nous les nommons :  
Fâcheux pressentiment.

Vois, ils sourdent de l'Incommensurable  
Et de certaines profondeurs,  
De temps lointains réapparus ;  
De temps à naître.



## il EST DE CES APRÈS-MIDI INCERTAINS

Durant des jours et des jours,  
De ces jours linéaires  
Qui nous attristent et évident,  
Nous n'avons vu ni les couchants  
Ni le soleil levant.

Nos gestes  
Au sortir de ces nuits spasmodiques,  
Troublées par de faux rêves,  
Hésitent à se penser,  
À s'élancer  
Et ne se posent guère.

Il est de ces après-midi incertains.

Tout nous paraît commun,  
Terni ;  
Même les chemins creux,  
Ces foisonnants de vie ;  
Et ces marches pierreuses d'où fusent  
L'asphodèle, l'allégresse  
Et l'herbe des collines ;  
Même nos rues





Naguère chatoyantes,  
Et la place pavée.

Et ploient sous le regard de l'âme  
Ces larges toits grisés  
Et endeuillés de cendre.

Tout nous laisserait presque  
Indifférents,  
Sans plus d'émoi esthétique ;  
Privés de notre chaleur d'Âme.  
Pèse, pèse  
Si bas, notre plafond de ciel !  
Et montant de notre être  
La grisaille perdue.



## COMME UN AVENT de PÂQUES

*E*t l'Occident ourle sa  
vague sur le rosé ombreux des rives et rivages.

Terrible,  
la nouvelle nous a touchés au cœur, telle une flèche  
meurtrière. La terre, l'ami, les âmes enfantines, les  
défuntes. Tout se fond et confond.

Le cours des jours, des nuits, se trame comme un  
Avent de Pâques qui dure, durerait encor.

Il n'est plus de frontières sur cette terre attentée.

Et sombre  
Le soleil de l'Âme.  
Sombre.





## L'obscur fut éclairé

Qu'est devenu le Temps  
Face au chaos des heures  
Comme un grand coup de poing  
Qui disperse nos actes ?

Qu'est devenu le temps,  
Ce sage cours du temps,  
Oublié,  
Syncopé en ses rythmes  
Qui, jadis, en leur ampleur,  
Compensaient nos folies  
Comblaient notre ignorance !

Tant de chemins sont envahis  
Par l'arche des ronciers.  
La belle, la rose-églantine  
Les émaille  
De ses pétales fleurant une douceur poivrée.  
Toutes ces longues dunes de rêves  
Désertées...  
Ces marches dont l'humain  
A brisé la cadence.





Danses qui s'échevèlent, maculées...  
La houle qui s'ourle  
Brisée.

L'on cherche l'arme  
Qui enfreindrait le temps  
Et choquerait l'espace  
Comme l'on choque un dé ;  
Qui priverait du lendemain,  
Du subreptice,  
De l'étonnant.  
L'on cherche ce fléau d'airain  
Qui veut pourfendre l'âme libre  
Et la pousser  
Hors de la Création.

Notre terre est si vaste  
Si vivante  
Si verte et bleue  
Dans la lumière.



Une force a surgi dans le temps  
Qu'elle voudrait dérober  
À la main  
Qui conduit l'attelage.

C'est la rencontre de l'homme  
D'avec l'obscur  
Du plus obscur.

Une brèche se serait-elle ouverte  
Livrant  
L'Arbre de Vie ?





Des monts et des vallées  
Comme des cours  
Qui sonnent vides  
Et des places venteuses,  
L'homme devra descendre  
En son sanctuaire  
Au plus profond.

L'océan est sans fond  
Et de la mer devenue minérale  
Affleurent par milliers  
Les brisants du mensonge.  
Autant de serpes, de dagues  
Autant de barques  
Ferrées et froides  
Qui étincellent.  
Le feu mugit  
Du couperet des violences.

Tant d'âmes sont venues gésir,  
Mourir  
Sur le mica des sables ;  
Comme tous ces vieux bois  
Enserrés en leurs voiles.



Mais, dit en moi la Voix :  
L'abîme fut éclairé de part  
En part ;  
Et adouci en ses altérités ;  
Fut déjà transmué  
Par ce vécu de l'ultime Conquête



De l'Être,  
S'enracinant dans le Tréfonds  
Pour renaître.

Notre terre est si vaste,  
Si vivante,  
Si verte et bleue  
Dans la lumière.



L'on dit qu'un jour  
Il nous sera deux terres...  
La terre se scinde.  
Deux terres se créent,  
Deux terres.  
L'homme de démesure  
Et l'insidieux  
Ont mille fois sévi.

Deux terres pour l'homme  
Qui mille, mille fois faillit.

Terre des affres de Sisyphe,  
De Tantale,  
De Goya, de Géricault ;  
Trahie depuis l'éther  
Jusque dans les abysses  
Et qui fut rédemptée.

Sur quelle terre alors,  
Sur quel îlot paisible  
Se réfugier ?





Il n'est d'îlot paisible,  
Dit la voix,  
Si ce n'est certains cœurs :  
Ce reflet en soi-même  
Des cimes enneigées où vibre  
L'or du monde,  
D'où bruit  
Depuis nos profondeurs  
Ce sang vermeil  
Qui sculptera nos voix.

Notre terre est si vaste,  
Et si vivante encor.



Il est deux hommes en l'Homme,  
Unis  
Par l'étincelle d'or.



## COMME LE BRUISSSEMENT DU SANG

Certaines nuits, quand  
l'astre plein luit au-dessus de la mer intérieure,  
nous descendons sur le rivage où s'argente la vague,  
et l'horizon vient battre où le sommeil nous fuit.

Tant d'inconnues, tant de tristes nouvelles. Tant  
de présages ! Courtes échappées, brusques réveils ;  
l'âme palpite, ne sait ni ne comprend. Tant de  
sombres nouvelles, tant de tristes présages. Tant  
d'inconnues !

Ce blanc aux tempes,  
Ce sentiment de certitude brisé.  
L'être s'éreinte de tout ce qu'il pressent.

Alors, nous descendons sur le rivage à la rencontre  
du chant légendaire, mystérieux de notre terre. En  
reconnaître les reflets, les accents mués en dialogues.

Intimes  
Comme le bruissement du sang.





## NOUS SOMMES OUBLIEUX DES ORIGINES

*L'*écho de leurs marches,  
le lancinant de leurs tristes errances résonnent  
encor. Ils fondent sur nos cœurs.

Aux portes de là-bas, en ces lointains curieu-  
sement devenus proches, les combats ont repris, et  
leurs cohortes de mensonges, de peurs, de trahisons.  
Les eaux, leurs jours, notre mémoire s'enfièvent du  
choc de leurs défaites, de nos triomphes.

Nous sommes oublieux des Origines.

Toujours ce froid glaçant les cœurs ; et cette  
sécheresse d'âme comme une lèpre nouvellement  
née.

Nous nous sommes heurtés au flux de toutes  
les urbanités, de nombre de flagorneries. Le cours  
des vies s'attise sous l'arche de tant d'œuvres, de  
tant de contre-images puisées à l'éphémère dans la  
fébrilité.

Nous sommes oublieux des Origines.



Qui donc reconnaîtrait en ces marais les  
merveilleux reflets en miroir des Grands Mondes ?  
La sobre voix de la sagesse en ces fracas, sur les  
brisants ?

Le cœur des nuits s'altère du chaos des  
heures. S'avance la fureur d'un temps, s'avance, qui  
nous écarterait du Temps.





QUE  
PEUVENT FAIRE  
LES DIEUX  
DE NOS DÉSASTRES ?

Leurs terres, là-bas, sont de feu  
Et de cendre.  
La terre a tremblé, là-bas...  
Ces tendres verts et violets,  
Au pays du Levant.

Le temps et notre monde font naufrage,  
À chaque vie  
Par la violence éradiquée.

Elle a tremblé  
Une nouvelle fois, et tremble,  
Tremble encor,  
Trahie,  
Comme le furent naguère  
Ces Terres Blanches brûlant d'un feu  
Comme il n'en fut jamais.  
Et qui pourrait durer des vies  
Et des vies d'hommes ;  
Brûler, durer  
Jusqu'à perte du sens de l'éternité ;  
Perdurer dans l'espace





Sur ces échelons de l'éphémère  
Qui conduit l'homme  
À l'oubli.

Tant de repères se sont perdus.  
Et l'on s'enivre, ici,  
De ces eaux délétères.  
Les siècles courent,  
Courent les siècles dans l'ombre  
Et la lumière ;  
Privés de ces pensées,  
Pensées-colonnes d'un univers  
Qui notre Terre, notre ciel  
Engloberait.

Tant de repères et de rythmes  
Brisés.  
Et soufflent les orages  
Et fulgurent les encres  
Et s'éventre le plomb.  
Car l'homme  
Enfante le terrible,  
Celui qui donne corps au monstrueux,  
Au chimérique.

La fureur monte des abîmes.

L'on aurait évincé la Sagesse  
Et l'on attenterait  
À ce Mystère fluant  
Qui inversa le temps.

La terre est de feu et de cendres  
De sang mêlés.





La souffrance de ceux  
Qui se verraient ravir la mort  
Qui devient Vie,  
Martèlerait l'espace,  
Altérerait le temps.

Il n'est plus de frontières  
En ces aurores bleues  
En ce ténu des brumes baignant  
Les chênes verts.

Puis-je vous dire  
Qu'il est une souffrance  
Ouvrant les portes  
De sanctuaires nouveaux ?  
Puis-je vous dire qu'il se croise  
Là-bas  
Dans le silence ceignant  
Les citadelles glabres,  
De ces regards, au cœur des troubles,  
Mesurant l'ample désastre,  
L'affrontant ?

Des heures et des jours  
Ont passé, ont languï.  
Des mois, des années, des lustres  
Passeront.  
Et nous les croiserons, qui portent  
La ferveur,  
Celle qui baigne le monde  
Et sa laideur ;  
Relevant tous ces corps ravis à l'âme ;  
Et l'âme même





Ravie à une mort humaine ;  
Et la Nature spoliée.

Vous dites que l'amour  
Est Amour Connaisseur de ce qui vit  
Et bruit  
Même du cœur de l'ombre ;  
De ce qui danse, s'élance  
Derrière le voile,  
Fluant des sources les plus claires  
De la Pensée.

Vous dites  
Qu'il est au cœur de l'homme,  
Dans le rose orangé  
Du Mystère,  
Un rythme qui épouse vaste  
Et calme  
Le souffle d'innocence ;  
Qu'il est, tombant de la voûte étoilée  
Et traversant la terre,  
Un battement qui vient  
Et va  
Où s'épand la lumière...

Vous dites  
Que la vie d'elle-même  
Se relève,  
Vivant ce vécu de l'Ultime porté  
En Terre ;  
S'arrache à la désolation.  
Que nous pourrions poursuivre  
Même si, de nouveau, se dérobaient  
Le Devenir.





## Nos plus AUGUSTES FRONDAISONS

Nos forêts se ressemblent.  
Nos châtaigniers, nos plus augustes frondaïsons,  
se sont épanouis dans la même pleine lumière.  
Tant de nuances et de contrastes, ici ; tant de douceur, là-bas, tant de vigueurs aussi.

Nous avons échangé nos  
savoirs, et nos enfants s'épousent. Nous avons  
échangé les poisons de nos folles pensées : voici que  
nous goûtons aux mêmes démesures, aux mêmes  
humaines tragédies.

Très vite notre ton, nos terres  
redeviendraient hostiles.



## LES GRANDES EAUX DU MONDE

*À Srey Run*

*L*es grandes eaux du Monde baignent les ciels, baignent les sables. Mille nuances.

L'or et l'argent au gré des flots, flux et reflux de la vague : sur le mica des sables l'or et l'argent, les cuivres et les bronzes.

Les amples eaux du Monde baignent les sables, les lissent tel un miroir où le soleil vient s'iriser comme une lune pleine luisant sous nos pas.

Et scintillent les bronzes comme un grand corps.





## il n'est plus de frontières

L'immense brasier, là-bas,  
A emporté tant de corps  
Et tant d'âmes.  
Et se dérobent de grands lambeaux  
De terre et de temps.

Nous parlons dans le rayonnement  
Et la douceur de nos lumières tamisées.  
Nous avons repoussé l'ombre  
Et l'humide et le froid.  
La demeure s'étire entre l'ancien  
Et la modernité.

Les enfants dorment  
Et respirent le bleu de la nuit.  
Ils courent sur le rayon de lune  
Vers les grands rêves et leurs dieux.

Les airs flambent encor  
D'un invisible ardent.  
Il envahit le ciel,



Pulsant jusques ici  
Ses effluves sournois.

Il n'est plus de frontières.

La terre, l'ami,  
Les âmes enfantines,  
Les défunes,  
Tout se fond désormais et confond.

La terre se consume  
D'étrange façon.  
La roche-même, les cœurs  
Se voient criblés  
De la détresse des règnes  
Et des âges.

S'effondre un pan de notre monde.  
Et le poison s'épanche  
Par vagues invisibles.

Ce temps de l'Âme,  
Lumineux temps de l'Âme,  
Le voici désormais dérobé et astreint.

Il n'est plus de frontières  
Sur cette terre offensée.

Voici la femme,  
L'homme, rejetés  
De leurs lieux familiers  
Devenant ennemis.  
Leur échappent le rythme





Et le chant des semailles,  
Et jusqu'au souvenir  
De toutes les légendes :  
Récits intimes à l'âme  
Qui la sculptent  
Et traversent le temps.

Chaque lieu,  
Chaque instant pourraient ouvrir  
Sur un abîme,  
Comme le ferait une maléfique éternité –  
Il n'est une telle éternité.

Pleuvent les cendres et les tourments.







## LE SOUFFLE d'ESPÉRANCE

Nous avons traversé landes et bois, ravines et rias ; fatigués et pleurant de si sombres constats. Tous ces gestes, tous ces mots posés à l'encontre du sage.

Nous nous sommes perdus en des chagrins, des outrages ; en ces états de l'âme privés du mouvement, du souffle d'espérance. Nous ne voulons alors risquer de rencontrer quelque lambeau de nos émois prisonniers d'un taillis ; quelque reflet de nos pensées, terribles, douloureuses, en ces eaux où se mire l'azur.

Quelque sombre fureur empreinte sous nos pas, fossile en les reliefs de cette terre si souvent profanée.

Et nous marchons, marchons, gravissant les talus, remontant les ruisseaux. Nous enjambons les failles, les avens, et décrivons de larges cercles au travers des champs, vers l'Occident.

Là-bas, qui nous intrigue et fascine : cette queue de comète au triple bouclier flambant la précédant. Elle signe le fond de notre ciel.

Et nous, nous cheminons vers ces brunes frontières ; loin de ce gouffre d'horizon où une part de notre monde sombre.





## ÉTINCELANTS SOUS LES VENTS DE LUMIÈRE

N'avons nous pas été  
Hôtes de cette terre qui tremble,  
Ancestrale ;  
De cette terre aujourd'hui trahie ?  
Les hôtes de ces temples,  
Demeures  
Dans le temps devenues,  
Ponctué par l'astre du Levant ?

Hôtes d'un jour,  
Du Temps derrière le voile ;  
Hôtes de ces sommets,  
De ces étincelants qui se meuvent  
Sous les vents de lumière ?

N'avons-nous pas déjà été marqués  
Par les extrêmes,  
Blanche brûlure du givre,  
Et par les sels cristallisés  
Sur la frange de rives millénaires ?  
Éblouis par tant de cruelle beauté ?



Il nous souvient :  
Les temps étaient autres.  
Les temps sont devenus.

L'homme s'emmure  
En des projets de démesure  
Qui fusent à contre-ciel.  
Quel est ce nouveau Dieu ?  
Si ce n'est l'Éphémère  
Qui voudrait perdurer,  
Si ce n'est l'Existant,  
Glacé,  
Dévalant de nos têtes confuses,  
Les confrontant ?

N'avons-nous pas été  
Hôtes par le passé  
De cette terre roulant aux portes  
De l'abîme ?



La terre a tremblé encor  
Et encor ;  
Tremble la terre  
Tout autrement trahie.  
Des silhouettes divaguent  
Désormais moribondes  
Sur ces désolations. Des regards errent  
Stupéfaits,  
Incrédules.

N'étiez-vous en des temps  
Sortis de la mémoire, les hôtes  
De ces rives où la mer étincelle ?





De cette féerie des émeraudes et violets  
Baignés par l'astre se levant ?  
Hôtes de ces Étincelants  
Où chante la lumière ?

La terre roule, roule aux portes  
De l'abîme.



L'ami est triste, là-bas.  
L'ami de si longtemps,  
L'ami de tant de vies,  
Sous tant de masques retrouvé  
Et de visages ainsi réapparu...  
Oui, le timbre résonne  
De la voix aimée,  
Résonne et perdure,  
Et se perd et revient,  
Qui se souvient...  
Fidèle  
Comme l'humain regard  
Par l'âme reconnu.

Qu'en est-il donc, Ami,  
Là-bas,  
De toi  
Et de ton peuple  
Aux yeux de jais ?

Nous demeurons ici  
Et nous vivons :  
Les dieux habitent par avance  
Et pour longtemps après





Ces lieux  
Que l'homme déshonorerait.  
Notre âme quête  
Quête  
La somme de leurs gestes  
Et l'écho de leurs voix  
Égrenées sur les monts.

Nous descendons  
Au cœur des grottes, en la chaleur  
Enclose,  
Et nous cherchons  
Ces pierres de lumière  
Élans du monde éclos  
Jusques aux profondeurs de gorge.

Nous demeurons ici  
Et devenons.



Quel est donc votre Dieu ?

Mon dieu est quintessence  
Dit l'ami,  
Parfum de tous les intangibles.  
Il est la source  
De ce qui danse  
Dans l'or grisé des brumes  
S'échevelant sur le bleu de la lande.  
Il s'enchant  
Dans la pénombre du vallon boisé ;  
Jusque dans ces regards  
Brisés en eaux profondes.





Mon Dieu émane  
De toute tristesse traversée.  
Il est cette ferveur aux poings liés,  
Nos champs et nos jardins  
Brûlés  
Par les poisons de la pensée.

Il est cette eau troublée,  
Souillée,  
Trahie, miraculée.

Il est le délinquant brisé ;  
Cette humble aux mains noueuses,  
Sculpturale,  
Écrouée.  
Le Sage  
Et l'enfant couronné.



Or...  
Voici pour les ombres,  
Pour tant d'ombre par l'homme  
Façonnées,  
S'offrant au rougeoyant du soir ;  
Voici pour les aubes aveugles,  
Pour le silence... abasourdi,  
Voici comme un regard  
Mêlé de feu et d'eau ;  
Et cette voix féconde  
Qui enveloppe comme un baume.





## LE BLEU ARGENTÉ DE LA NUIT A BLÊMI

Guidés par la blême irradiance de l'astre de la nuit, offrande bleue, nous cheminons sur les sentiers de dune désertés. Nous ne connaissons guère le repos. Nos flots argentés ont croisé, croiseront leurs sombres eaux lointaines. Nos souffles et leurs vents se mêlent et confondent, sculptant les ciels et l'or des sables.

Le soleil nous demeure caché.  
Longues sont les semaines.  
Et s'épuisent les heures  
Et s'épuisent nos voix.

L'on a touché aux fondements d'ordre et de paix.

Sombres sont les hameaux jusqu'aux villes altières ;  
seul en son rythme, le faisceau d'ombre, pinceau de feu, balaye la campagne depuis les eaux de l'océan ;





nous la révèle ; pinceau de feu et faisceau d'ombre.  
Lancinant et muet, muet et lancinant. Étrange  
rythme implacable qui vous rassure ou vous obsède.

Étrange rythme implacable.  
Immense cercle sur la ronde de Nuit.  
Le bleu argenté si profond a blêmi.

Les hameaux restent figés : tantôt sombres, tantôt  
révélés, et comme exsangues de toute vie. Notre  
soleil demeurera voilé. Longues sont les semaines.  
Nous ne connaissons guère le repos.







## L'EXTRÊME du LEVANT du MONDE

*Aux irradiés d'Hiroshima,  
Nagasaki, Fukushima,  
à tous les autres.*

Que dire ?

Quelque chose s'est rompu  
Quelque chose a été ébranlé  
Jusqu'au cœur.

Quelque chose ?

Oui, ce fondement,  
Cet au-repos, malgré les heurts,  
Qui en nous se respire  
Et qui nous appartient.

Ce rose orangé  
De bleu tramé, qui naît  
Au doux rayon de lune...  
Sur le plein océan de nos vies.

La terre tremble ?  
Mais plus encore.  
La terre tremble...





Et même l'avenir ?

Oui, c'est de cet ordre-là,  
Peut-être.  
L'on attende à la roche-même,  
La Roche-Mère ;  
Au bleu profond de nos racines.  
Une brèche s'est ouverte  
En cette nuit aveugle  
Qu'est devenu le jour.  
Les eaux déferlent,  
Les airs comme hommes en arme :  
Figures grisées d'encre  
Rougeoyantes ; monstrueuses advenues.



Qu'avons-nous donc ouvert ?  
Quel gouffre infranchissable  
Où tout écho se perd ?

D'aucuns disent :  
« D'autres maux montent –  
De quel abîme ! –  
Bien plus terribles  
Que ceux jadis essaimés  
En l'Existant.  
Croissaient toujours,  
Croissent encore  
Ces maux mythiques  
Échappés de l'amphore.  
D'autres maux montent,  
Rouge sombre  
Dans le fracas d'un monde



À l'homme dérobé,  
Et dont résonne implacable  
L'onde.  
L'abîme s'est ouvert et bée,  
Qui se voudrait nommer. »

D'un invisible ardent tombe  
La violence  
D'un silence vide d'âme,  
Exsangue de la Parole  
Qui ensoleille :  
Un tout autre silence  
Que ce silence pourpre, vespéral  
Violet en ses brumes,  
Automnal.



Quel est cet autre,  
Étrange,  
Si étranger à l'homme ?  
Ce frère d'apparence,  
Si différent ?  
Ce si terrible fascinant.  
Cet intrus ?

Il règne  
Sur ces rives grisées, voilées  
D'oubli  
Qui précipite hors du temps.

Il est cet autre tapi,  
Si souvent ignoré ;  
Si proche mais assurément autre.  
Ce grand vertige





Où la pensée même  
S'abîme.  
Ce grand froid qui nous glace  
Et sclérose  
Et pourfend.

S'étiole l'âme et s'éteint.

La chaîne s'est brisée  
Des Désormais.

Nous aurions engendré  
Ce plus aveugle que l'obscur ?  
Tissé de cette absence  
Qui étreint ?  
Un autre temps naîtrait  
Du vide indéfini  
Des âmes oublieuses.

Là-bas  
Les hommes quittent leurs terres  
Dévastées.  
Des hommes ne parlent plus  
Aux extrêmes du levant du monde :  
Ils vivent à l'échelle  
D'un autre temps.

Notre terre se dérobera-t-elle  
Au Devenir ?



Comment dès lors porter  
L'insupportable en la pensée,  
L'affront muet  
Du grand sombre intangible ?





Les sourds assauts  
De ces pressentiments funestes ?  
Ce triste envers de la Présence ?

Est-il encor là-bas  
Une femme,  
Un homme qui sculpteraient  
De leur geste intérieur  
Les heures, ces grandes pages,  
De leurs vives mouvantes pensées ?

S'ouvre-t-il un regard  
En ces terres lointaines  
Pour se poser encor  
Sur les sombres calices  
Que nul ne cueillera ?  
Sur ces fleurs entr'ouvertes,  
Pauvres empoisonnées ?

Seraient-ils déjà nés  
Ces balbutiants dans l'ombre,  
Qui osent regarder ce pan  
De l'outre-monde  
Brusquement mis à nu ?  
Qui puissent le comprendre  
Ainsi que le nommer ?

Une main a gravé  
Sur la roche et l'abrupt  
Ces mots mystérieux  
Que n'altère le temps :

« L'Homme est l'enfant des Dieux  
Ce promu de l'Archange  
Au Penser de Feu. »







# *Au portail d'horizon*









## SANG de LUMIÈRE

Voici maintenant des années  
Que je ne suis plus descendue  
Au jardin  
En cette ouverture d'esprit  
Fraîche comme l'aube de juin.  
Sans projet,  
Si ce n'est de vivre,  
Tout adonnée à Ce Qui Est,  
À ce qui vit,  
Qui émane du monde  
Et respire.

Depuis des années maintenant  
Ce geste est suspendu.  
Perdue la sensation  
Sur les rives de l'âme.  
Et cette faculté d'oubli  
Et d'abandon,  
Cette présence à soi  
Et à la terre.

À la seule Présence.





Sais-je,  
Saurai-je aimer encor  
De cette puissance d'aimer  
Qui ôte la peur de ce que Demain  
Sera,  
Et le regret d'hier  
Et même sombre le remords ?

Vit-elle en moi  
Cette effusion comme un mystère,  
Qui aimait le vert pour le vert  
Et jouait  
Avec toutes les gammes ?  
Vert vert du grand sapin,  
Vert bleu des longues herbes drues,  
Vert rouge  
Sang de lumière  
Des pousses de rosier  
Sur le front vénéré de l'azur.

Rêver,  
Rêver encor  
Ce sentiment de l'espace  
Appendu dans l'océan  
Du temps.  
Et vivre chaque présent  
Comme une goutte qui descend  
Et se condense,  
Puis se libère  
Pour le Présent d'Éternité.



## BLANCHE RÉMINISCENCE...

Le temps a succédé au Temps,  
S'empourprent les saisons, la vigne  
D'une automnale mélodie.

Peu à peu est montée  
En mon être  
Une mystérieuse nostalgie.  
Blanche réminiscence  
Qui vient  
Et s'arrondit et va.  
Une nostalgie douce et claire  
Qui se souvient  
Des lointaines images  
Du temps d'Éternité.

Elles se révèlent,  
Qui lentement se reconquièrent  
Et se métamorphosent  
Comme éclot une fleur  
Dans le présent du jour.





## ARABESQUES de l'AUTAN

Au jardin de Borée  
Se dresse ce mur altier,  
Austère et voué aux grands froids.  
Il ouvre sur un royaume,  
Celui du Temps,  
Éclairé  
Par l'unique rondeur  
D'un beau vitrail en glacis vert,  
Jaune lamé  
Et bleu de terre ;  
C'est là que le silence m'insuffle  
Ses images,  
Traversé d'étranges lueurs vives.

Il plonge  
En notre espace tout intérieur  
Vers ce grand inconnu des profondeurs.

Nous cueillons  
Sur nos vastes façades  
Mûries des longues après-midi  
La fournaise des vents de sable ;





Ils déposent leur ambre  
Sur nos terres,  
Leurs ocres longs pétales oniriques.  
Ils émaillent nos corps  
De leur chaude présence.

Les souffles caressent  
L'antique demeure infiniment,  
Portant les accents du cercle d'univers.  
Ils ravivent toute couleur  
Toute senteur et saveur florifères ;  
Jusqu'au parfum des pierres.

Ce sont les chaudes arabesques  
De l'Autan,  
Amplées et lumineuses  
Comme la houle.





## DES ROUES COMME DES soleils

*À Timothée  
et Merlin*

L'enfant portait  
Sur chaque aube  
La profondeur de son regard ;  
L'étoile aux huit rayons  
Comme une fleur de ciel.

Il ouvrit le Présent  
Au Nouveau  
Par des images comme des joyaux.  
Il rend au trait  
Sa lumière première  
Et son élan.  
Les cercles  
Qu'il trace de sa main labile,  
Trace de tout son être,  
Émanent du Soleil.

Dans le secret des premières afflications  
Et dans les vives flammes  
De sa ferveur,  
Il grave sur les sables  
De nobles figures, érige



D'étonnantes sculptures semblables  
À celles nées  
Sur les terres ocreuses  
De continents lointains ;  
Figures étranges, modelées  
Sur nos rivages d'émeraude  
Et d'argent.

Montent des sables  
D'antiques colonnes, intimes  
Ou élancées  
Qu'il cisèle de croix  
Jaillies de son imaginaire.  
Autant d'esquisses  
Sur les bruns violets,  
Sur les flammes de cendre  
Levées par les vents.

Saisissant l'arabesque  
Sur le croissant de Terre,  
Il forgera des roues,  
Tels ces soleils  
Que les navigateurs tiennent  
Entre leurs mains :  
Mystérieuses roues solaires  
Mues par les forces de demain.





## LUMINEUX ENTR'OUVERT

Souvent nous regardons monter le bleu du jour que nous rêvons dans le silence d'entre les murs. Les yeux posés dans la Lumière, comme extasiés, pénétrant tout ce qui poudroie d'eau et de feu.

Vivant, pensant le Point du Jour, interrogeant ce mystère, cet élan d'où s'irise le flux des êtres et des choses.

Les yeux posés dans la lumière où dansent et vivent les ici, les ailleurs, nous écoutons monter le bleu du jour, et ses feux sur les ombres où se murmurent les soupirs.

Que sont devenus les oiseaux  
Aux ailes translucides  
S'irradiant aux rayons du Levant ?  
Que sont les oiseaux devenus ?

Nous regardons monter la nuit, sourdre des ciels profonds entre deux infinis... Silence qui scintille. Et se dévoile l'éloquence. Ample rondeur nimbée du clair de terre, ce blanc, ce bleu grisé des rayons de l'obscur.







Que deviendront ces êtres que nous sommes ?

Que deviendrions-nous  
Loin de toute ferveur  
Seuls artisans de l'éphémère ?  
Que sont les hommes devenus ?

Dans nos regards, juste ce qu'il faut de lumière pour laisser pénétrer l'ombre du dehors. Le calme voile de la nuit. Juste ce qu'il faut de lumière auprès de nous pour contempler entre les branches et les haies, le reflet de la chaude lumière du dedans, et permettre au jardin de bleuir sourdement.

Et tressaille notre âme.

Juste ce qu'il faut de lumière, pour préserver l'intime. Et tressaille notre âme à la présence de la nuit, à ce qui se danse et se poursuit.

Qu'est-ce qui donc en nous  
Craint et défaille ?

Notre vie...

La rencontre du plus humble, plus proche et de ces hauts lointains. Un élan de lumière, comme une aube et son déclin. Et ce nouvel éclat. L'intime rencontre au sein de la pénombre, et de toi et de moi.

Souvent nous regardons monter le bleu du jour, ce bleu du temps, l'Incandescent, depuis ce pont tissé entre deux rives : nous le rêvons dans le silence d'entre les murs, pénétrant tout ce qui





poudroie d'eau et de feu. Vivant, interrogeant ce  
plein mystère et cet élan d'où s'irise le flux des êtres  
et des choses. Là-bas les eaux de l'étang se mirent  
dans les ciels. J'attends et redoute l'intense clarté ;  
et je ferme les yeux sur le silence qui sourd et vibre  
d'entre les ramures.

Ô lumières  
À l'horizon du Sud  
Telles une nacre oblongue.  
Lumineux entr'ouvert  
Sur l'astre de Demain.

Tu portes au plein midi cette mystérieuse  
et humble royauté. La rareté et l'humide douceur  
de ce grand ciel de nuit. Dans ton regard, sur fond  
d'azur, dansent les beaux insectes d'or, le pointil-  
lisme d'univers.

En ce qui jaillit, vit et se brise, en ce qui se  
prolonge, rythme le cours du fleuve et le souffle des  
vents, nous comprendrons la Langue qui dévoile,  
nous révèle ce qui est mystère sur la cambrure du  
Temps.

Depuis nos profondeurs  
Un jour  
La parlerons.



## TABLEAUX d'AZUR

Se peignent en mon âme  
Des tableaux d'azur  
Sur cette voûte  
Où pétillent nos joies.  
Cette clarté du monde  
Qui à l'aube se mêle  
En écho de toutes nos altérités.

Cette force du jour  
Ce pont jeté entre deux rives  
Cette humaine pensée  
Comme étoile montante.

S'arrondissent les heures  
Sur la trame du temps.





## LA VOIX des VENTS

*J*’oscille d’Est en Ouest, et flue la voix des vents. Vibrent ces temps de l’âme et des « mortes » saisons, vibre ce temps dans l’âme, empreint du Renouveau.

J’oscille d’Ouest en Est en ces jeux du regard, tant est grand le contraste entre la force flamboyante et l’humide douceur ; tant est changeante la lumière sur les choses du monde.



## ANTIQUE, MÉTAMORPHOSÉE

Nous nous sommes retirés sur les hauteurs,  
Encor pétris du mouvement,  
De la rumeur.  
La ville règne tout en bas  
Antique, immuable, nouvelle  
Métamorphosée.

Lances de verre, élans d'acier,  
Immenses arches  
Rejetant vers la terre  
La sourde réalité ;  
Pays de clochers et de dômes  
Et de lignes brisées  
Où se meurt  
Et renaît, certaine,  
La Beauté.

La ville vibre vers ces hauteurs  
Forêt de tours, tentaculaire,  
Et jungle de miroirs  
Offrant leurs mille éclats  
Au vivant du Cosmos  
Désormais méconnu ;





Leurs fulgurances au fleuve,  
Et à ses isles cernées de récifs.

Brûlent  
Ici et là  
Des feux de naufrageurs.

La ville nous avait saisis,  
Livrés, ravis...  
Ravis à nous-mêmes.

Nous nous sommes retirés  
Où foisonnent ces arbres  
Qui bercent l'azur.  
Nous contemplons ces écheveaux de vie,  
Où de longues langueurs  
Se mêlent pâles à la fougue.

La ville !  
Ce champ d'obstacles,  
Royaume d'ingéniosités !

Notre demeure  
Est sise sur des hauteurs ;  
La ville illuminée  
Trépide  
Tout en bas.  
Brûlant de ses projets,  
De ses égarements...  
Elle vibre  
En ce là-bas  
Et en notre être encor.



Et la lumière encercle l'horizon  
Plonge vers les toits blancs  
Éblouit les terrasses.  
Dessine des flèches d'ombre  
Sur le blond pavement  
Sur les pavements bleus  
Sur le pavement sombre.

Et jaillissent les tours,  
Les arcs  
Où parmi tous nos actes  
Se mirent les grands ciels.  
Quel monde étrange !  
Il nous avait charmés, troublés  
Ravis... Livrés :  
Comme dépossédés  
De notre force solitaire.

Notre demeure est sise sur ces hauteurs ;  
Un monde règne  
                                Tout en bas,  
Musical et sauvage.

S'ouvre un autre versant,  
Ici,  
Sur le temps  
Qui nous vient du Devant.  
S'ouvre un autre versant,  
Tout intérieur  
Comme sur un en-deçà,  
Comme vers un au-delà.





## PAYSAGES

*i*ci nous parcourons les  
pages de nos livres ; l'immense libre champ de tant  
d'images foisonnantes, gravées sur nos plus beaux  
papiers enluminés de rêves en filigrane.  
La tête dégagée de l'inutile.  
Le cœur parfois ombreux, mais amoureux du pitto-  
resque et du nubile. Oui, nous rêvons, nous souve-  
nons, pensons le monde.

Nous côtoyons non sans émoi encor, le oui  
et son envers... Notre regard est devenu alerte,  
cernant le sombre dommageable, et si terrible... le  
mensonge. Nous traquons toute vile habitude, la  
sombre lassitude ; et tous ces paradoxes récemment  
éclairés que l'ombre immédiate nous aurait ravis.

Toujours nous scrutons  
Le vaste champ des Possibles.

Nous recherchons ces authentiques. Toute  
silhouette insolite. Le véridique sous son masque.  
Ces personnages connus ou entrevus en cette foule  
bigarrée qui ensoleille la cité.







Et le poète alors se sent inspiré et utile, nourri  
de joies esthétiques, comme enrichies par cette  
mélancolie qui hante nos jardins à l'automne. L'âme  
bercée par le rêve paisible et rosé des palombes.

Et s'enchant le limonaire.

Mais le poète dès lors se laisse pénétrer par  
le chant virulent de toutes les révoltes, par cette  
plainte malheureuse, âpre parfum de tant de desti-  
nées ; par toutes les disgrâces.

Nous les relèverons : toujours nous scrutons  
le vaste champ des possibles, saisis de tout notre  
être par cette part étrange et chaste de la modernité.  
Car voici relevées les cours vétustes devenues misé-  
rables, ces ombres de murs éboulés, ces cheminées  
désaffectées. Rédemptés, ces lieux usuriers où vient  
frapper le vide et l'arrogant vous injurier.

Ravivé ce souffle de la Pensée.

Cette embellie des ruines, ce renouveau des  
temps nous sont comme une sève.

Nous voici donc sur les hauteurs, revenus  
en ces lieux ; nous nous vouons à ces nouveaux  
climats. Et nous peignons des paysages intérieurs.  
Nous sculpterons de nouvelles strates au ciel et à la  
terre, pour tous les hommes, les anges et leurs pairs ;  
quelques volutes à ce long sillage, blanc sillage vers  
l'inconnu.





## UN ÉLIXIR POUR LES DIEUX

Tout un peuple vivait  
Du Feu et du Présent.  
Lumineux et ardent.  
En nous, autour de nous  
Hommes et femmes de la Terre.

La Parole portait déjà les  
simples et l'œuvre, vers notre destinée que d'hu-  
mains chevaliers dans le silence noble réaliseraient.

Déjà elle gravait sur l'ocre, sur la roche ces  
glyphes mystérieux... Elle esquissait la hampe végé-  
tale dans les airs de lumière, celle qui se gorgerait  
de sucs ; et le croissant de Terre.

La Parole avait prédit la grâce de cette em-  
preinte nue de nos pieds, ciselée sur les sables : ce  
miracle érigé de l'humaine silhouette divine, ce tout  
premier flambeau dans l'ordonnance des Cieux.

Le Monde s'étonnait de nos accents  
et de nos timbres et de nos ris... de tous ces mots  
Incandescents  
Profanes  
Ou savants.



Nous sommes descendus ; nous descendons  
en des terres denses, toujours plus denses... Le  
monde s'est ombré de nos dérives, de nos errances...

Et les cieux se sont tus.

Pour nous le monde s'était enchanté. La  
Parole dans l'ombre porte le sang, les sucs, l'œuvre  
que l'homme accomplira ; s'offrant à la roche, vivi-  
fiant la source, à travers l'ambre, sur la nacre et sur  
l'asphalte ténébreux elle sculpte le jet de feu de la  
Pensée.

La femme-flamme, l'homme ont cueilli la  
Parole. Leurs chants lancés ou retenus sont élixir  
pour les Dieux.





## NUITS SIDÉRALES

Sur mon regard,  
Sur ces traverses du quotidien  
De l'âme,  
Pour ton regard  
Fleurissent des miracles,  
Se fondent des mystères  
Si nos jours sont solaires  
Et nos nuits sidérales.



# À l'Amble de l'Éternité

*À Xavier*

Me voici adonnée  
Au royaume de nuit.

Derrière moi  
Vibre le plein du monde,  
Ce connu chamarré  
Qui s'estompe  
Et se tait,  
Et se laisse oublier.

Se prolonge l'estompe  
Et ce passage  
Dans la nuit, dans l'étrange,  
Vers l'au-delà  
Des rives brunes.

Je repose en mes songes  
Et dans les songes de la nue.  
Je m'ouvre  
Au grand dehors,  
Au tout autour  
Et au changeant.  
L'espace se fait temps ;  
Étrange temps en cet espace.  
Et me voici  
L'instant d'un souffle





Baignée de l'équanime  
Et déjà ravivée.  
L'instant d'un souffle,  
Apaisée.

Je suis l'indicible  
Et le léger  
Portés à l'amble de l'Éternité.



Sur le grand front de la nuit  
Comme un écrin  
Ouvrant  
Sur l'entre-deux des Mondes,  
Sertie dans l'ombre,  
Une mandorle  
Aux pigments de lumière.

Et là,  
Du cœur du grand silence  
Et fond d'obscur  
Un miracle de nacre  
Irradie sa ramure :  
Tissé du rayon d'or  
Comme de l'envers  
De mon regard,  
Un buisson de lumière...

Sur fond de nuit  
Et de silence  
Le plein de notre monde  
Se fait oublier.  
Je ne sais,  
Je ne suis.





Dans le grand scintillant  
Contre la nue,  
Depuis l'Envers de ce qui Est,  
De ce qui apparut,  
Un miracle d'argent,  
De nacre  
Irradie sa ramure  
Du plus pur éclat  
Des lunes pleines.

Il est d'un blanc  
D'argent de lune,  
Long souvenir du rayon d'or...  
Depuis le noir  
Il étincelle  
D'où s'éveille le blanc ;  
Comme ma propre création  
Me précédant.



Quel est donc cet éclat  
Rayonnant de l'obscur  
Au jardin de mystère ?  
Quelle lumière  
Soyeuse  
De genêt et d'ajonc  
Au jardin étoilé  
Où se mirent les mondes ?

Et mon regard  
Est force d'âme  
Qui s'étonne et contemple,





Qui interroge depuis le noir  
Depuis le blanc  
Ce qui naît de la Nue ;  
Ce qui naît  
En ce bleu, dans la nuit,  
Si profond,  
Où frémit l'Or des Mondes.

Je suis l'indicible  
Et le léger  
Portés  
À l'amble de l'Éternité.

Solitaire.  
Loin de nos corps abandonnés  
Comme de beaux jardins  
Endormis.

Il est, ce vaisseau,  
Surgi des feux,  
Surgi des brumes ;  
Ce grand corps invisible.

Je suis l'indicible  
Et le léger...

Tisse le noir  
Tisse le blanc  
Sur les versants de l'Entre-deux.  
Veille mon âme  
Rêvant le firmament  
Sur l'envers des Soleils  
Et des terres du Temps.





Je suis le souvenir.  
Comme l'amour  
Dans la lumière,  
Comme le Simple  
Et le Majestueux.

Les lointains  
Se respirent en cette Arborescence  
Et la Réalité  
Au proche se conjugue.

Je suis le Devenir.



C'est une telle joie  
Celle qui signe la nuit,  
Sur ce seuil  
Où le regard, ouvert  
Sur le Dedans, ouvre  
Sur le Dehors.

Et déjà sourd  
Le plein du Monde ;  
Son timbre m'est si étrange  
Si familier.

Mais la voix file, ténue  
File  
Ses songes, ses images,  
Douce  
Et fertile...





Je suis l'indicible  
Et le léger  
Portés à l'Amble  
De l'Éternité.

Je suis le Souvenir.

Et voici  
Les premières senteurs s'irisant,  
Se fondant  
En d'étranges éclats ;  
Éclairant nos heurts et Leurs combats.  
Voici l'aube d'un chant,  
Et leurs Emblèmes  
Dans les heurts et les combats ;  
Et Son Empreinte.



Et la Réalité  
Au proche se conjugue  
Vers l'en-deçà  
Des blanches rives.

Comme le Simple  
Et le Majestueux  
Comme l'Amour  
Dans la Lumière.

Je suis le Devenir.





CLAIR  
de  
TERRE

Et retentit le soleil

Et retentit le soleil

Et retentit le soleil







Nadine Savinien  
a publié :

*VERTICALITÉS, ARCHÉOLOGIE DE L'ÂME*

Écrits poétiques sur l'œuvre picturale de  
Yo Weber-Diederichs  
Éditions Signatura  
2010

*COLONNE DE CENDRE DANS LA LUMIÈRE*

Livre d'artiste. Texte inédit  
accompagné de quatre eaux-fortes de  
Marie-Hélène Lorcy  
Éditions Thamé  
2013

*OÙ L'OR DES MONDES PÉNÈTRE L'OMBRE*

Poèmes  
Éditions L'Empreinte des Jours  
2019

*COMME EN UN SONGE*

Poème  
Éditions L'Empreinte des Jours  
2022







L'impression et le façonnage  
de  
ce recueil

*Entre les rives  
de nos regards*

confiés  
à  
l'imprimerie PRÉSENCE GRAPHIQUE  
à Monts, en Touraine

ont été achevés  
en 2023  
au Solstice d'été



Maquette et typographie  
Yves Courselle



Réalisé avec le conseil  
des  
Éditions Les Trois *R*  
à Amboise, en Touraine

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2023 – ISBN 978-2-911129-30-8



